

livre nous révèle une nouvelle facette. Avec *Le monde sur le flanc de la truite* et *Le vacarmeur*, l'écrivain innovait sur le plan formel en nous livrant ce qu'il appelait son fantasque traité des quatre saisons. *Le vaste monde* s'inscrit dans la même foulée, le même désir de pousser plus loin les frontières du connu. À l'image de Vallier, on imagine sans cesse Robert Lalonde sur le toit du monde, prêt à s'élancer dans le vide avec pour seul filet les mots qu'il appelle à son secours, ces mots qu'il nous livre ensuite pour qu'à notre tour nous nous élancions à l'assaut de nos vies et de ces mondes qui ne demandent qu'à être découverts. « La parole, écrit encore Robert Lalonde, ne nous avait peut-être pas été donnée, après tout, pour masquer notre pensée et nos émois. »

Jean-Paul Beaumier

LE LIVRE BREF
David Albahari
Trad. du serbo-croate
par Ljiljana Huibner-Fuzellier
et Raymond Fuzellier
Balzac/Le Griot,
Montréal/Boulogne-
Billancourt, 1999,
98 p. ; 19,95 \$

David Albahari est yougoslave et il vit à Calgary depuis 1994. *Le livre bref* n'est pas son premier roman (un autre de ses romans, *L'appât*, vient de paraître en traduction française chez Gallimard), mais c'est le premier qu'il m'était donné de lire, pour mon plus grand bonheur, car j'ai non seulement adoré ce livre, mais j'ai découvert là un auteur, un vrai – chose rare –, et s'il n'en tenait qu'à moi, je recopierais ici des passages entiers de ce roman d'une intelligence et d'un humour qui vous réjouissent à chaque page.

David Albahari met ici en scène un écrivain qui se retire à la campagne, au milieu des

taupinières, dans le but de rédiger ce qu'il a lui-même appelé le *Livre bref*. Il fait là la connaissance de quelques personnages qui, tout au long de l'histoire, lui serviront d'interlocuteurs. Il y a d'abord le facteur, puis le boulanger, la caissière du libre-service, et enfin le voisin, qu'il rencontre invariablement à côté du grillage séparant leurs deux propriétés, et avec qui il s'entretient, comme avec les autres, des hantises et du labeur de l'écrivain, ce qui donne lieu à des réflexions « philosophiques » d'un absurde consommé.

Il s'agit donc d'un livre sur l'écriture, mais aussi et surtout sur les travers de l'écrivain, qui multiplie ici les carnets, calepins et cahiers servant à rédiger des commentaires sur l'œuvre et sur sa genèse, et qui déplore de ne pouvoir consacrer plus de temps à cette activité, car les occupations ne manquent pas, à preuve le calendrier à l'aide duquel il découpe les différents moments de sa journée et qui devient à la fin du livre totalement illisible. Le tout, on l'aura compris, nous est présenté sur le mode de l'auto-dérision, domaine dans lequel David Albahari excelle, et, sans vouloir lui attribuer de filiation, j'avouerai ici qu'on pense parfois à Thomas Bernhard, ce qui n'est pas peu dire.

Il y a cependant un hic, et de taille, dont il est préférable d'être avisé : les éditeurs, de toute évidence, n'ont pas fait leur travail, avec pour résultat que ce livre est truffé d'erreurs typographiques et de fautes de ponctuation, probablement dues à la traduction, qui rendent au premier abord certaines phrases incompréhensibles. Un tel manque de savoir-faire est impardonnable, parce qu'il dessert non seulement les lecteurs, mais avant tout un auteur dont le talent mérite beaucoup mieux.



J'aimerais conclure en disant que ce roman, pour bref qu'il soit, est d'une telle densité qu'il m'aurait fallu, pour lui rendre justice, parler encore de l'importance qu'y ont les lieux et les objets, du style de David Albahari, qui se joue allégrement de la temporalité, des échanges de l'auteur avec son éditeur, etc. Je ne peux donc qu'encourager ceux qui aiment les histoires simples et les cheveux coupés en quatre à lire *Le livre bref*, ils seront ravis.

Andrée A. Michaud

PREMIÈRE JEUNESSE
Jean Larose
Leméac, Montréal,
1998, 306 p. ; 29,95 \$

Essayiste redoutable, lucide et convaincant (*Le mythe de Nelligan*, *La petite noirceur*, *L'amour du pauvre*), Jean Larose publie un premier roman, intitulé *Première jeunesse*. C'est assurément l'un des meilleurs romans parus au Québec dans les vingt dernières années, autant en ce qui

concerne la qualité formelle que la densité de la réflexion ; au point que ce roman éclipse facilement la presque totalité de la production littéraire actuelle. Le roman est porté par une écriture exigeante, d'une finesse et d'une érudition magnifiques, qui embrasse à la fois l'histoire, la culture et la connaissance intime (le roman *flirte* constamment avec le discours de la psychanalyse lacanienne).

Le héros, François, qui est épris de poésie et aspire à être dramaturge, est un jeune collégien d'une vingtaine d'années à la fin des années 60. Il appartient à ce que François Ricard appelle la « génération lyrique » ; il s'agit, pour François et ses amis, de participer « à la régénération du monde » et d'être « le printemps pour toujours ». Mais si son comportement et sa réflexion sont nourris par la folle libération des mœurs qui souffle alors sur l'Amérique, ce n'est pas sans un regard critique et non moins tourmenté sur lui-même et ses compagnons qu'il considère la situation ; car les bouleversements sociaux, trop rapides et radicaux, entraînent une forte remise en question de l'autorité et une désacralisation des arts, pour quoi François comprend qu'il y aura un prix à payer.

Par ailleurs, si le roman est une magnifique illustration de l'histoire et de la culture contemporaines, c'est avant tout par l'intensité du savoir que génère l'écriture, que médiatisent les formes esthétiques. Or, le savoir de l'écrivain est aussi celui du héros, dont la capacité critique paraît liée à sa rupture amoureuse avec Solange, une fille parfaitement libérée ; en effet, la perte de l'amour fait naître l'écriture, ce qui entraîne le héros dans une quête du savoir et de la connaissance, au sens fort du terme : « C'est la force de rompre – de se rompre le cœur – qui fournit le ciseau pour sculpter les caractères, rendre convaincants comme des bas-reliefs, les amis, les amoureux, les ennemis, les inconnus lourds de symboles, qui en ont fourni les

modèles. » C'est la notion de « distance » (la distance littéraire), qu'on sait être au cœur des essais de l'auteur, qui se trouve ainsi introduite dans un roman où l'auteur s'investit avec une passion évidente et un immense plaisir.

Dans l'ensemble, *Première jeunesse* pourrait marquer un tournant important chez l'écrivain. À ce titre, le roman apparaît comme une œuvre-bilan, qui nous ramène d'ailleurs aux interrogations fondatrices du *Mythe de Nelligan* (1981), où Jean Larose posait déjà la question (qui balise tout le roman) d'une identité ou d'une naissance à soi-même éminemment problématique. L'on attend la suite impatientement.

François Ouellet

LOIN D'EUX
Laurent Mauvignier
Minuit, Paris, 1999,
120 p. ; 22,95 \$

C'est pas comme un bijou mais ça se porte aussi, un secret. Ce premier roman de Laurent Mauvignier sera notre secret, les premiers romans attirant rarement l'attention, encore moins lorsqu'ils sont publiés chez Minuit... Mais *Loin d'eux*, il faudra le lire, le recommander parce que celui-là est un livre remarquable, le récit de plusieurs voix à fleur de peau, l'œuvre d'un auteur qui se consacre à ce que vivent ses personnages : le suicide de Luc.

Tous les personnages sont tournés vers lui, le jeune provincial qui s'est suicidé dans sa chambre de bonne à Paris, peu de temps après avoir quitté sa ville pour échapper à l'usine où son père et son oncle travaillent. Échapper à l'usine, à leur vie, vivre enfin. Vivre sa vie. Mais même loin d'eux, Luc n'y arrive pas : « Et moi, Luc, des fois maintenant je crois que rien ne changera jamais. Que pour ceux peut-être qui, n'attendant rien, voient venir des choses qui vibrent dans leur vie. Peut-être que c'est à force d'exiger trop que les choses rêvées résistent. À cause de ça qu'elles ne se livrent qu'à

ceux qui ne les regardent pas comme moi je le fais, avec l'air pitoyable d'en crever d'envie. » Luc laisse derrière lui des parents brisés, qui vont essayer de comprendre pourquoi ils ne l'ont pas compris, pourquoi ils n'ont rien deviné. Pourquoi ? Cela ne s'explique pas. Impossible d'oublier comment le père reçoit le gendarme à l'usine, comment la mère court se réfugier dans la chambre de Luc, et surtout comment ils espèrent encore que quelqu'un vienne démentir la nouvelle.

Les mots de Laurent Mauvignier sont si près de ce qu'ils disent, de cet arrachement éprouvé lorsque la mort survient, qu'ils laissent le lecteur pantois. Ce sont des mots qui disent tout ce qui manque, ce qui a manqué dans ce lien qui est mort maintenant. Des mots qui ont écarté toute recherche stylistique susceptible de reléguer l'histoire au second plan. Dans le livre de Laurent Mauvignier, des voix se débattent seules au-dessus du gouffre qui a avalé un des leurs, tentent de survivre. Loin d'être facile à lire, mais c'est une perle rare.

Johanne Jarry

BABYLON BABIES
Maurice G. Dantec
Gallimard, Paris 1999,
552 p. ; 29,95 \$

Roman multiple et éparpillé, déchiqueté comme l'esprit d'un schizophrène ; car nous sommes ici dans l'univers de Deleuze et Guattari, du corps sans organes et des visions créatrices projetant les morceaux du corps mutilé dans toutes les directions. L'héroïne, Marie Zorn, est une schizophrène vouée à une perception globale et instantanée du monde. Son corps est utilisé pour transporter ce qui paraît être, au début, un virus incontrôlable, mais qui s'avère plutôt être le fœtus de deux jumelles qu'un soldat de fortune, rescapé de Sarajevo et des guerres de libération du Kazakhstan, a pour mission de protéger coûte que coûte et qui se retrouve avec la jeune mère à Montréal, au 10 de la rue



LES SEINS D'UNE FEMME JALOUSE
Jean-Guy Noël
Québec Amérique,
Montréal, 1999, 293 p. ;
24,95 \$

Ontario Ouest, au milieu de personnages inquiétants, tous intéressés à mettre la main sur sa protégée : membres de sectes millénaristes, groupes de motards rivaux, « hackers » spécialisés dans le torpillage de programmes informatiques, spécialistes des opérations transgéniques et sorciers amérindiens doués de pouvoirs impressionnants.

Nous sommes en l'an 2013 et le monde est au bord de la faillite. Les complots qui se trament sur d'autres continents rejoignent les habitants du 10 de la rue Ontario. Un sanglant règlement de comptes, qui enflamme tout le quartier et fait plusieurs victimes, force Marie Zorn à fuir jusqu'au Saguenay où elle échappe de justesse à un déchaînement des éléments qui rappelle les grandes inondations qui s'y sont produites. Secourue à la dernière extrémité, elle mourra sans avoir repris conscience, après avoir donné naissance aux jumelles qui seront le premier chaînon d'une nouvelle humanité construite sur les cendres du vieux monde en décomposition.

Cette brève description ne rend évidemment ni le ton ni le climat de ce roman hallucinant, parfois d'une rare violence, à mi-chemin entre la série noire et la science-fiction, émaillé de considérations philosophico-scientifiques surprenantes dans ce genre de récit. Un livre très attachant, malgré la longueur du parcours et une certaine confusion dans les panneaux de signalisation.

Jean-Claude Dussault

Premier livre publié par le réalisateur Jean-Guy Noël, *Les seins d'une femme jalouse* est un recueil de seize nouvelles, dont les quatre de tête forment un tableau d'ensemble uni par le contenu (une famille et ses aléas dans le monde montréalais des courses de chevaux) et par la langue (un mélange des niveaux familial, populaire et jousalant). Les autres textes déplacent l'action dans le temps et dans l'espace, et la narration retrouve en général le parler français standard, sauf, à l'occasion, dans les dialogues. La sexualité est par ailleurs toujours présente, sous la forme de la séduction, de la provocation, des désirs illicites, du naturisme, de l'exhibitionnisme, de la vulgarité, de l'adultère, des pratiques bizarres ou perverses...

Sur le plan structurel, très peu de récits aboutissent à cette finale inattendue qui, avec l'unicité de l'action, la restriction du nombre de personnages et la concentration de l'intrigue, fait la qualité d'une nouvelle réussie : à vrai dire, seule la dernière surprend agréablement par sa chute en guillotine. Trop souvent, ailleurs, le récit fait long feu, tel un pétard mouillé. L'humour, heureusement, vient mettre un peu de neuf et de brillant dans ce monde souvent mat, notamment dans les comparaisons et les descriptions : « Hei, une